GEO
VOIR LE MONDE AUTREMENT

GRANDE SÉRIE 2012

LA FRANCE DES VILLAGES

LA NORMANDIE

N° 405. NOVEMBRE 2012

BEL : 6 € – CH : 10,50 CHF – CAN : 10,95 CAD – D : 7,50 € – ESP : 6,5 € – GR : 6,5 € – ITA : 6,5 € – LUX : 6 € – PORT.CONT : 6,50 € – DOM : Avion : 7 €, Surface : 5,90 € – MAY : 13 € – Maroc : 66 DH – Tunisie : 9 TND – Zone CFA Avion : 6 300 XAF ; Bateau : 5 000 XAF – Zone CFP Avion : 2 000 XPF ; Bateau : 1 000 XPF.
www.geo.fr

Birmanie

VOYAGE DANS UN PAYS QUI SORT DE LA NUIT

Allemagne
LES USINES, NOUVEAUX CENTRES DE LOISIRS !

Modes de vie
ASIE : LA RECETTE DE CUISINE QUI DÉCIME LES REQUINS

Environnement
LA TECHNOLOGIE AU SECOURS DE L'AMAZONIE

Arctique
DE L'OR NOIR SOUS LA BANQUISE RUSSE

M 01588 - 405 - F: 5,50 €
GROUPE PRISMA MEDIA

S'aidant de Google Earth et d'un GPS, ces Indiens Suruí de l'État brésilien de Rondônia, en Amazonie, évaluent l'état de la déforestation de leur territoire, en vue de futures campagnes de plantation de nouveaux arbres.

LA TECHNOLOGIE AU SECOURS DE L'AMAZONIE

Un arc, des flèches, mais aussi Google, Twitter et un GPS, c'est le nouvel arsenal des Indiens Suruí, au cœur de la forêt. Objectif : lutter contre la déforestation.

PAR GUIDO MINGELS (TEXTE) ET ANDRI POL (PHOTOS)

Depuis le premier contact des Suruí avec les «Brancos» (les «Blancs»), en 1969, les élevages de vaches se sont multipliés, et des milliers d'hectares de forêt ont cédé la place aux pâtures.

Sur son ordinateur connecté à Internet, le chef Almir présente son combat, ses objectifs de reboisement et un plan ambitieux pour son territoire.

L'un des premiers diplômés de sa tribu, le chef Almir Narayamoga Suruí, 36 ans, a vite compris l'intérêt d'Internet pour faire entendre partout la voix des Indiens, inquiets pour l'avenir de l'Amazonie.

L'air est si humide qu'on pourrait le boire. Le chef Almir Narayamoga Suruí, coiffé de plumes et chaussé de tongs, se tient à côté d'un petit noyer du Brésil fraîchement planté. Il tapote sur les touches d'un GPS. La position exacte du plant est maintenant enregistrée. Un jeune Indien portant un arc et des flèches se tient à ses côtés : il y a des jaguars dans la forêt, alors on ne sait jamais... Non loin de là, assis sur le capot d'un pick-up recouvert d'une couche de boue séchée, ordinateur portable sur les genoux, son ami suisse, Thomas Pizer. Le degré de latitude et de longitude du végétal est transmis à l'ordinateur par satellite, et un nouveau point apparaît sur la carte de reforestation de la région : c'est l'arbre numéro 103712.

Quarante pour cent de la forêt vierge tropicale mondiale se situent au Brésil, le poumon de notre planète. Or entre 1996 et 2005, en moyenne, 20 000 kilomètres carrés de forêt amazonienne ont été détruits chaque année, l'équivalent de la surface de la Picardie. C'est dans l'Etat fédéral de Rondônia que les dégâts ont été les plus importants. Observée avec le logiciel Google Earth, la zone semble hachurée. Des taches blanches, correspondant aux zones dévastées, alternent avec des parties vertes, encore épargnées. A côté, une zone presque uniformément verte : c'est ici que vivent les Suruí. «Si la forêt meurt, les Suruí périront aussi, prédit Almir. Or la planète a besoin de nos arbres et donc de nous, qui en sommes les gardiens.» A 36 ans, le chef règne sur 1 300 âmes et 2 500 kilomètres carrés de terres. Ce membre de la caste des guerriers suruí, jadis prêts à chasser les colonisateurs blancs par la force, a choisi de se servir de la technologie pour livrer ses batailles. Premier de sa tribu à avoir fait des études supérieures, Almir a rapporté de ses années en ville un ordinateur et une solide connaissance d'Internet.

Un jour, Thomas Pizer, responsable de la fondation genevoise Aquaverde qui encourage les projets de reforestation, a reçu un e-mail en provenance du fin fond du Brésil. Almir, membre du peuple Suruí, lui écrivait : «Je suis chef d'une tribu en Amazonie, et sur votre site Internet vous prétendez soutenir les indigènes. Pouvez-vous nous aider à reforester notre terre ?» En pièce jointe, il trouva des cartes topographiques et des séries de données. «Je recevais des tableaux Excel en direct de la jungle !» s'amuse Thomas Pizer, qui se souvient de sa stupéfaction de l'époque.

Aujourd'hui, Almir a un iPhone – il utilise Twitter avec enthousiasme depuis décembre dernier – et il porte toujours sur lui une clé USB où se trouve son business-plan sur cinquante ans, au format PDF. Les Suruí, lit-on dans le document, ont l'intention de planter un million d'arbres. Grâce à des images par satellite, ils procèdent actuellement à un repérage des zones de déboisement illégal sur leurs terres. Ils pensent aussi fabriquer des produits thérapeutiques issus d'un arbuste, le copayer, dont on tire une huile aux vertus cicatrisantes, ainsi que d'autres remèdes traditionnels à destination du marché mondial. Mais le plan va plus loin : il prévoit la mise sur le marché mondial du carbone – quand il existera – des millions de tonnes de dioxyde de carbone emmagasinées par leur forêt. «Le prix d'une tonne de CO_2 se situe actuellement entre cinq et dix dollars», explique Almir. Les promoteurs du modèle REDD (pour, en français, «réduction des émissions issues de la déforestation et de la dégradation des forêts») ont fait le calcul : en protégeant leur forêt, les Suruí éviteraient au monde le rejet dans l'atmosphère de quinze millions de tonnes de CO_2 pendant les cinquante prochaines années. Un service rendu dont ils estiment la valeur à cent millions de •••

Recyclage de CO_2, remèdes naturels... le business-plan ne laisse rien au hasard

La route longe les grands pâturages qui ont peu à peu remplacé la forêt

Ces paraboles feraient presque oublier qu'il y a à peine plus de quarante ans, les Suruí étaient coupés du reste du monde. Depuis quelques années, une association suisse les aide dans l'élaboration d'une base de données qui répertorie les arbres replantés.

••• dollars, et qui serait donc négociable sur un marché de crédits d'émissions de gaz à effet de serre.

Direction Lapetanha. Le chef suruí est au volant. Pour se rendre là-bas, il faut emprunter la route BR-364 depuis un village nommé Ji-Paranà jusqu'à un autre, Cacoal. Un slalom de trois heures en Jeep, où l'on contourne les nids-de-poule creusés dans l'asphalte par la pluie et les camions géants transporteurs de soja qui roulent avec fracas. Il s'agit d'une partie de l'axe routier que le Brésil a taillé en pleine jungle dans les années 1960 et 1970 pour permettre aux fermiers blancs du sud de gagner les contrées sauvages du nord-ouest. «Des terres sans paysans pour des paysans sans terres», disait le slogan. «A l'époque, le fait que quelques indigènes habitaient dans la forêt était sans importance, commente Thomas Pizer. Plusieurs tribus ont été décimées.»

Des hôtels de passe aux noms exotiques invitent les routiers à faire une pause

La route est bordée de villages constitués de baraques, qui semblent avoir été bâties en l'espace d'une nuit. Petit Paris, Mon Amour... des hôtels de passe aux noms exotiques invitent les routiers à faire une pause. Difficile d'imaginer qu'il y a quelques décennies à peine l'endroit était encore couvert de jungle. Des canchims, croisement entre un zébu et une vache européenne, contemplent la route par-dessus les clôtures. L'industrie de la viande est encore plus gourmande en terrain que celle du bois. De vastes étendues de forêt ont été sacrifiées pour céder la place aux pâturages. Au total, le pays des Suruí a été réduit au dixième de sa surface initiale.

La Jeep d'Almir quitte la route et s'engage sur une piste cahoteuse semblant ne mener nulle part. Encore deux heures de trajet. A côté des fermes d'élevage, des temples en bois colorés portent des noms comme Martin Lutero (Martin Luther), témoins du mouvement évangélique qui a dissuadé les Indiens de croire en leurs dieux. Parfois, des paysans blonds suivent la voiture des yeux. Ce sont les descendants des Allemands qui ont émigré ici au XIX^{e} siècle. Ils ont la mine sombre : l'action d'Almir leur complique singulièrement la vie. A l'arrivée au village de Lapetanha, il fait nuit. Dans une cabane faite de feuillage savamment arrangé – une «maloca» –, deux hommes silencieux attachent des hamacs entre les piliers porteurs. «Bienvenue au bout du monde», dit Thomas Pizer.

Le lendemain, au petit déjeuner, le chef Almir se balance dans son hamac en dégustant une papaye sauvage. Auprès de lui, tel des sujets autour de leur roi, Clederson, Rony, Arildo, le gros Paulo et les autres, sont assis sur des chaises en plastique blanc posées sur un sol de terre battue. Almir est polygame, mais ses deux femmes vivent dans d'autres villages. Son père, Marimob, ancien chef du clan, a 89 ans. Un homme d'un autre temps, né dans un autre monde. Sur son visage, il arbore les tatouages traditionnels, que seuls les vieux portent encore. Une sorte de U qui encadre ses joues et une ligne transversale incurvée vers le haut lui traverse le visage. Dans le trou situé au bas de sa cloison nasale, percé au moyen d'une épine d'acacia quand il était jeune, il a glissé une longue plume rouge. «J'avais 46 ans quand j'ai vu un "Branco", un Blanc, pour la première fois», dit Marimob, en langue suruí •••

••• puisqu'il n'a jamais appris le portugais. Ce fameux jour, le 7 septembre 1969, les Suruí entraient en contact pour la première fois avec le reste de la civilisation. Leur réserve porte le nom de cette date : Terra indigena Sete de Setembro. Il existe d'ailleurs un film où l'on voit des Blancs en train de suspendre des haches, des machettes et des casseroles dans des arbres en bordure de forêt, en guise de cadeaux. Des Indiens hésitants finissent par sortir de la jungle, regardent les présents et tendent la main aux «Brancos». Cette rencontre n'a pas réussi à la tribu. Des 5000 habitants originels, seuls 290 avaient survécu en 1980. Les autres sont morts d'épidémies et de faim, victimes de la civilisation moderne.

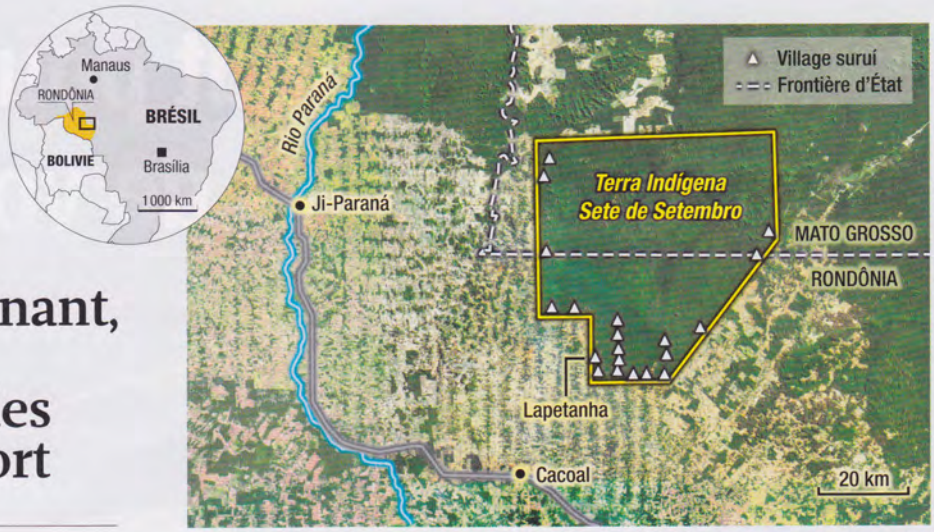
Le chef retire sa coiffe de plumes et relie son ordinateur portable à un projecteur

Le hameau d'Almir a été construit sur l'ancien emplacement d'un village de bûcherons blancs, que les Suruí survivants chassèrent en 1981 à l'arc et aux flèches, après la création de la réserve. Aujourd'hui, il compte une centaine de personnes et une douzaine de huttes. Certaines sont en bois avec des fondations en béton, d'autres sont construites de façon traditionnelle, sur pilotis, avec des feuilles de palmier superposées. Dans les années 2000, l'Etat a installé l'électricité, il y a donc des frigos et des téléviseurs, mais pas le téléphone. A leur fenêtre, quelques vieux au sourire édenté et à la peau cuivrée saluent les passants. Des enfants jouent avec un bébé singe apprivoisé, attaché à une laisse. Tous ont la même coiffure en forme de casque et, depuis qu'ils ne se promènent plus nus, ils portent de vieux T-shirts distribués par des missionnaires. Les Suruí se répartissent sur vingt-cinq villages de ce type, construits sur les pourtours de leur territoire tels des forts protecteurs, près des routes d'accès à leur réserve. Cette distribution s'est avérée efficace contre les bûcherons clandestins. Aux abords de Lapetanha se trouve une pépinière mise en place par Thomas Pizer et un ingénieur des forêts. Ici, entourés d'une clôture, sont stockés des centaines de plants qui, lorsqu'ils seront placés en terre, se transformeront en géants de la jungle. Devant les rangées de jeunes pousses, figurent les noms des essences : «mahogany» (acajou), ipé, «aroeira» (faux-poivrier), «castanheira» (châtaignier), «açai»(palmier pinot).

Le QG d'Almir, lui, se situe au bord de la route BR-364, pile à l'endroit du premier contact des Suruí avec les Blancs. Ici, il y a le téléphone, Internet et une douzaine d'ordinateurs répartis dans les différentes pièces. Un jeune Indien travaille sur une carte numérique de la réserve. Le chef retire sa coiffe de plumes, relie son MacBook Air à un projecteur et lance sur le mur une présentation PowerPoint. Dans un cadre posé sur le bureau, Almir sourit aux côtés du prince Charles, à Buckingham. Il a déjà voyagé dans vingt-huit pays, malgré sa peur de l'avion. Son premier séjour à l'étranger, à 23 ans, c'était Washington, où il avait rendez-vous à la Banque mondiale. Il se souvient qu'à son arrivée, il est entré dans le premier restaurant venu et, ne parlant pas un mot d'anglais, il avait désigné deux plats au hasard dans le menu. On lui avait •••

Dans cette école, enfants et adultes apprennent, entre autres, le portugais, en plus du suruí. Le vendredi, les écoliers (en bas) perpétuent les traditions, les garçons réparent arcs et flèches et les filles tressent les feuilles de palmier.

Vingt-cinq villages ceinturent le territoire suruí, tels des fortins



Le territoire Suruí, que l'on aperçoit sur cette image obtenue grâce au logiciel Google Earth, est composé à 93 % de forêt tropicale vierge. Il est devenu réserve protégée en 1984, quinze ans après que la tribu a été «contactée» pour la première fois par des Blancs. A gauche, on aperçoit les zones dévastées.

Devenu trop gênant, pour certains, le chef a reçu des menaces de mort

••• apporté des sushis et une part de tarte au chocolat. Coiffé de sa parure de plumes, il est aussi allé à l'ONU, à New York, et à la conférence sur le climat, à Copenhague, en 2009. La ville de San Francisco l'a élu citoyen d'honneur et Al Gore a promis qu'il lui rendrait visite dans la jungle. En 2007, Almir a convaincu Google de l'aider à mettre en œuvre son ambitieux projet de reforestation. Et sur Facebook, il correspond régulièrement avec Evo Morales, le président d'origine indienne de Bolivie.

Cette célébrité lui procure une certaine sécurité, mais il se montre de plus en plus prudent. Pas question que ses adversaires fassent de lui un martyr, un deuxième Chico Mendes. Dans les années 1980, le fameux activiste brésilien s'était opposé aux éleveurs de bétail et à l'industrie du bois, avant d'être assassiné. Almir, lui aussi, a reçu des menaces, des e-mails, des coups de fil anonymes. Deux jeunes Suruí lui ont même raconté que des bûcherons leur avaient proposé 100 000 dollars pour le supprimer. Pourtant, il est parvenu à rallier à sa cause sa tribu, qui a longtemps participé à la vente de bois, source d'argent facile. Aujourd'hui, rares sont les arbres qui sortent de la réserve. En l'espace de quelques années, plus de 100 000 individus ont été replantés. La forêt d'origine ne renaîtra pas, mais la reforestation permet à la communauté de perpétuer son mode de vie traditionnel.

Et si Almir réalisait ses grands projets et que son succès devenait un modèle à suivre ? «C'est notre rêve», dit le chef, dont le second prénom est Narayamoga, «celui qui rassemble». «Si ses idées fonctionnent et qu'elles rapportent de l'argent, il fera des émules, pronostique Thomas Pizer. Or les 180 tribus indiennes possèdent ensemble un quart de la forêt brésilienne.» Almir garde la tête froide. Il sait qu'il ne changera le monde qu'en montrant l'exemple. Il a commencé le lobbying auprès des autres tribus il y a longtemps, via Internet notamment. Il aimerait maintenant sensibiliser les Blancs. Il les invite à des réunions, leur fait miroiter la manne de l'écotourisme. «Il ne suffit pas de rêver, décrète le chef en buvant une gorgée de bière de maïs. Il faut agir.» ■

Guido Mingels *(traduction : Laurence Le Van ; adaptation : Catherine Segal)*

Texte paru à l'origine dans «Das Magazin» en juin 2011.

LES AVENTURES D'UNE FORÊT PAS COMME LES AUTRES

Risquées, souvent au delà de la raison. Ambitieuses, parfois au mépris de tout scrupule. Les aventures humaines associées à l'Amazonie font figure de «folles équipées». C'est ce que raconte dans un livre («Amazonie, au cœur du Brésil») conçu et édité par les éditions GEO, l'écrivain et journaliste Eve Sivadjian, archéologue et ethnologue de formation qui connaît bien cette forêt pour y avoir travaillé comme scientifique et grand reporter. On découvre la saga de Cândido Rondon, jeune lieutenant de Rio parti en 1890 pour aider à la construction de la ligne de télégraphe à travers la forêt. L'épopée du latex, l'«or blanc» qui fit jadis la fortune de Manaus. L'utopie du Rio Jari, où un milliardaire américain crut un jour édifier un empire industriel, avant de tout arrêter, rattrapé par les contraintes du lieu. Le rêve d'une Transamazonienne, «route de géants» inachevée, censée relier l'Atlantique aux Andes. Ou celui des garimpeiros, les chercheurs d'or de la Serra Pelada, venus piocher leur fortune, au péril de leur vie, dans les années 1980. En 250 photos spectaculaires et documents d'archives, ainsi que de nombreuses cartes, le territoire si convoité, déployé sur sept pays (France – avec la Guyane française –, Venezuela, Colombie, Bolivie, Equateur, Pérou et Brésil), irrigué par le plus grand fleuve au monde, se dévoile, puissant et fragile.

«Amazonie, au cœur du Brésil», 26 x 36 cm, 224 pp. + 1 DVD de deux films, éd. GEO, 45 €, en librairie.